

PAYSAGES RECOMMENCÉS

20 mai – 14 septembre 2025

commissaire de l'exposition
Yannick Miloux
avec Hélène Dantic et Émilie Flory

L'exposition est composée
des œuvres de
Martine Aballéa
Scoli Acosta
Bas Jan Ader
Henni Alftan
Carl Andre
Elisabeth Ballet
Éric Baudart
Bernd et Hilla Becher
Simon Bergala
Yves Chadoüet
Stéphanie Cherpin
Bill Culbert
Anke Dobereauer
Georg Ettl
Stephen Felton
Piero Gilardi
Rodney Graham
Jane Harris
Douglas Huebler
Peter Hutchinson
Edmund Kuppel
Bertrand Lamarche
Laurent Le Deunff
Richard Long
David Malek
Didier Marcel
Marie-Cécile Marques
Gordon Matta-Clark
Tim Maul
Ana Mendieta
Marie-Claire Mitout
Nelly Monnier
Samir Mougas
Hugo Pernet
Joan Rabascall
Jean-Simon Raclot
Yvan Salomone
Dorothee Selz
James Turrell

Le Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine remercie chaleureusement le CNAP, Centre national des arts plastiques, le CAPC Musée d'art contemporain de Bordeaux, la Cité internationale de la tapisserie - Aubusson, le Frac Nouvelle-Aquitaine MÉCA, le Frac Poitou-Charentes, les Abattoirs, Musée - Frac Occitanie Toulouse, et le Musée d'art contemporain de la Haute-Vienne - Château de Rochechouart pour le prêt des œuvres de leurs collections.



L'exposition réunit des artistes autour de représentations du paysage, qui se font à la fois les témoins d'une réalité et les artisans de nouveaux imaginaires. Elle témoigne de l'évolution des rapports que les artistes et les sociétés humaines entretiennent avec leur environnement, et questionne les relations entre nature et culture.

Conçue comme une traversée à travers plusieurs époques – des années 1960 à la création contemporaine, ponctuée de clins d'œil à des œuvres plus anciennes – elle permet de prendre la mesure de l'évolution de ce genre pictural, longtemps considéré comme mineur avant de s'imposer à l'ère industrielle. Elle retrace ce passage, de la composition du paysage en atelier à sa représentation sur le motif, jusqu'à l'intervention directe sur le territoire, où l'artiste dépasse le cadre du tableau pour transformer le site lui-même.

Son titre trouve son origine dans l'œuvre d'André Raffray, avec qui le commissaire de l'exposition, Yannick Miloux, a collaboré. *Paysages recommencés* fait ainsi écho à la démarche de l'artiste, qui revisitait des paysages peints par d'anciens maîtres pour en proposer des relectures contemporaines.

Ce titre renvoie par ailleurs à la nature même du paysage, un espace en perpétuelle transformation, sous l'effet de phénomènes naturels, de dynamiques écologiques et de l'intervention humaine.

Enfin, le paysage s'entend comme l'espace visible par l'œil et interprété par l'observateur. Il s'agit dès lors d'un point de vue subjectif et informé dans un cadre donné. Ainsi, au-delà de sa matérialité, le paysage est aussi une construction culturelle, jamais figée, qui est perçue différemment selon les époques, les sociétés et les individus.

À travers cette exposition qui se déploie en plusieurs séquences, les artistes proposent une diversité d'approches sensibles et critiques qui invitent à déplacer notre regard et à repenser notre relation au paysage, au vivant, et notre manière d'habiter le monde.

Atrium

rez-de-chaussée

PIERO GILARDI

Piero Gilardi (1942-2023), est un artiste italien originaire de Turin. Il contribue dès ses débuts au développement de l'Arte Povera – un courant qui privilégie des matériaux simples et naturels en réponse à la société de consommation et à l'industrialisation. Attentif aux évolutions de nos modes de vie, il ne cesse de faire évoluer sa pratique en explorant de nouveaux médiums – de la mousse de polyuréthane aux technologies numériques.

Convaincu que l'art doit sortir de sa seule dimension esthétique pour opérer un réel changement sur la société, Piero Gilardi s'attache à proposer au visiteur la possibilité d'être partie prenante de l'œuvre. Il crée d'abord un « art habitable » destiné à être utilisé, puis mène des projets de création collective en mettant son œuvre au service d'engagement politique et social.

À la fin de sa vie, il fonde à Turin le *Parc d'Art Vivant (PAV)*, un centre d'art expérimental à ciel ouvert qui synthétise l'ensemble de ses recherches autour de l'art relationnel et collaboratif, de l'art écologique et des nouvelles technologies.

Piero GILARDI

Canne (roseaux), 2001
Polyuréthane expansé
Collection Frac Poitou-Charentes, Angoulême

Les *tapis-nature* (*tappeti-natura*) de Piero Gilardi, réalisés en mousse de polyuréthane, sont des fragments de paysages artificiels à l'apparence hyperréaliste. Ils sont inspirés de scènes de la vie quotidienne : sous-bois enneigés, champs de maïs ou vestiges d'une nature calcinée, comme ici dans l'œuvre *Canne* (roseaux). Ces œuvres portent dès leur création dans les années 1960, une réflexion écologique : c'est en effet en découvrant une rivière polluée par des déchets plastiques lors d'une promenade à Turin, que l'artiste décide de recréer un « morceau de rivière [...] propre ».

Piero GILARDI

Sassi (pierres), de la collection *Guftram*, 1986
Polyuréthane expansé « Guflex » en forme de pierre, peinture « Guflac »
Collection Centre National des Arts Plastiques, Paris

Tronco Sedile (tronc-siège), 2009
Mousse de polyuréthane
Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Vestito natura betulle, (vêtement nature en bouleaux), 1967
Mousse de polyuréthane, plastique, mannequin
Collection Frac Nouvelle-Aquitaine MÉCA, Bordeaux

L'œuvre de Piero Gilardi émerge dans le contexte artistique des années 1960, une période marquée par l'essor de mouvements contestataires et expérimentaux. Il entreprend de rapprocher l'art de la vie, en rompant avec la peinture et la représentation pour inventer des formes d'art participatif et relationnel.

Il se rapproche des artistes du Design Radical italien et crée des objets d'ameublement ainsi que des vêtements aux formes décalées et aux couleurs vives, en réaction à l'esthétique froide du fonctionnalisme alors dominant. Proches de l'esthétique kitsch, ces pièces hyperréalistes inspirées d'éléments de la nature convoquent un imaginaire de conte de fées. Piero Gilardi cherche à éveiller chez le visiteur une émotion liée à un souvenir. Il qualifie cette démarche d'« art micro-émotif » ou de « psycho-drame », en référence à une pratique thérapeutique consistant à rejouer des scènes vécues afin d'en explorer la charge émotionnelle. Ses œuvres créent ainsi des expériences immersives qui dépassent la simple contemplation.

La nature se vit : on s'assied sur un tronc d'arbre (*Tronco sedile*) ou sur des pierres (*Sassi*), on la porte comme un vêtement (*Vestito-Natura Betulla*). En l'intégrant ainsi à l'espace de vie, Piero Gilardi cherche à réduire le fossé grandissant entre l'individu et son environnement, et à imaginer de nouveaux rapports entre l'humain et le vivant.

Piero GILARDI

Phosphor, 2008
Mousse de polyuréthane, gazon synthétique, miroir, bois et dispositif électronique
Collection Centre National des Arts Plastiques, Paris

Phosphor est une installation interactive qui se présente sous la forme d'un tronc d'arbre creux et calciné, sculpté en mousse de polyuréthane. En pénétrant à l'intérieur, le visiteur déclenche un dispositif lumineux qui projette des points verts sur son corps. Ils symbolisent le phosphore, un nutriment essentiel à la vie et présent dans tous les organismes vivants. L'artiste fait plus précisément référence ici au phosphore blanc luminescent, qui émet une lueur verte dans l'obscurité lorsqu'il entre en contact avec l'air. À travers cette œuvre, Piero Gilardi met en lumière le patrimoine commun que l'humain partage avec les plantes et les autres animaux, et questionne sa place au sein du vivant. Cette expérience se révèle pleinement lorsque l'on observe la scène de l'extérieur, à travers la vitre.

Jane HARRIS

Air Eau, 2004

Huile sur toile

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Jane Harris (1956-2022) est une artiste anglaise qui s'est installée en Dordogne en 2005. Sa démarche de peintre s'est d'abord structurée au contact de l'art des jardins et du paysagisme. D'apparence abstraite, l'œuvre *Air Eau* retranscrit les impressions de l'artiste sur le monde qui nous entoure. C'est ce qu'elle appelle « l'abstraction impure ». Son intérêt pour les jardins la conduit à étudier les phénomènes météorologiques et la façon dont les variations de lumière influent sur ce que nous voyons.

Pour retranscrire ses observations sur la toile, l'artiste s'emploie à rendre la peinture vibrante grâce à un jeu complexe sur les formes et à un riche travail sur la matière. Elle tire d'abord parti d'un motif, celui de l'ellipse, qui peut être perçu comme une forme plate ou en volume et donne de la profondeur à la toile. Ensuite, Jane Harris juxtapose de petites touches entrecroisées et de longs tracés sinueux et ondoyants. Elle obtient ainsi une matière texturée, accentuée par l'utilisation de peinture métallisée, qui absorbe ou réfléchit la lumière. Le regardeur doit se mettre en mouvement devant l'œuvre pour en appréhender toutes les nuances. L'artiste l'invite à observer la toile attentivement et à réfléchir au caractère changeant des choses qui peuvent être perçues sous différents points de vue.

Rodney GRAHAM

Cedars, Lighthouse Park, Vancouver, 1991

Photographie

Collection Musée d'art contemporain de la Haute-Vienne,
Château de Rochechouart

Rodney Graham (1949-2022) est un artiste conceptuel canadien qui se distingue par sa pratique pluridisciplinaire puisant dans des domaines aussi divers que la philosophie, l'histoire, la littérature ou encore les sciences. Par le biais de ses photographies, l'artiste souhaite confronter le regardeur à des représentations qui échappent au flot quotidien d'images. Il l'invite à les regarder avec attention afin d'aiguiser sa perception.

Dans *Cedars, Lighthouse Park, Vancouver*, l'artiste explore les rapports entre la réalité et sa représentation, et s'intéresse aux mécanismes de la perception. Que voit-on ici, un arbre ou l'idée d'un arbre? La réalité, ou la représentation que l'on s'en fait?

C'est dans le cadre d'une exposition qu'il est invité à réfléchir au rôle de la nature dans l'art, entre objet et idée. Lorsque l'artiste choisit le motif de l'arbre, il fait référence à la théorie de Saussure – théoricien du langage – selon laquelle il n'y a pas de lien naturel entre le signifiant d'un signe (le mot arbre), et son signifié (le concept de l'arbre), et que cette relation est donc conventionnelle. Il pousse encore plus loin sa réflexion sur la façon dont nous percevons les choses en présentant l'arbre à l'envers, tel qu'il apparaît sur la rétine ou dans l'objectif photographique, avant toute interprétation.

Photographié dans un parc naturel célèbre pour ses forêts primaires, ce majestueux cèdre rouge inversé devient, selon l'interprétation de son ami le photographe Jeff Wall, une mise en garde contre la déforestation liée à l'expansion des mégapoles, symbolisant ainsi l'opposé des comportements à adopter en matière de préservation écologique.

Didier MARCEL

Sans titre, Sous-titre: Supports tomates, 1999

Éléments en acier inox poli miroir, cartes postales-maquettes photocopiées, éléments organiques (tomates)

Collection Les Abattoirs, Musée-Frac Occitanie Toulouse

Didier Marcel est un artiste français né en 1961 et installé à Dijon, dont le travail se concentre essentiellement sur la sculpture. Il s'intéresse à des éléments banals de son environnement immédiat, qu'il extrait de leur contexte pour leur donner une valeur sculpturale. Parmi ses réalisations les plus emblématiques figurent des reproductions de fragments de paysages – parcelles de terre labourée, troncs d'arbres – qu'il moule puis reproduit à l'échelle à l'aide de matériaux synthétiques. C'est à partir d'un jeu sur l'échelle, sur les matériaux et sur la mise en espace, que l'artiste crée un décalage avec la réalité. Dans l'œuvre présentée ici, Didier Marcel reproduit sous forme de maquettes en papier d'illustres monuments européens prélevées dans un livre de découpage. Il met en perspective ces éléments avec des tomates en suspension, disposées sur des tiges en inox elles-mêmes plantées dans le mur telles des flèches. Deux thématiques sont ainsi liées: le monde du quotidien est présent par les tomates, et le monde de l'imaginaire et de l'évasion évoqué par les maquettes qui sont une invitation au voyage, à la découverte. L'artiste interroge les frontières entre naturel et artificiel, architecture et non-architecture, paysage et non-paysage, domestique et public, éphémère et pérenne.

Elisabeth BALLET

«...Que l'esprit ajoute...», 1988

Fer forgé

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Née en 1957 à Cherbourg, Elisabeth Ballet étudie la sculpture à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris. Ses œuvres explorent les liens entre intérieur et extérieur, plein et vide, exclusion et inclusion et entre espace réel et espace mental. Avec une certaine austérité, elles articulent un principe central: « voler de l'espace au vide. » En 1988, pour son exposition à la Biennale de Venise, Elisabeth Ballet présente *...Que l'esprit ajoute...* première « sculpture-enclos » d'une longue série. Cette barrière en fer forgé reproduit la forme d'une clôture protégeant un sol en mosaïque que l'artiste a vu dans un livre. Cette œuvre est en elle-même un paradoxe: l'exposer signifie en effet de sacrifier une partie d'un espace pour le rendre inaccessible. En enserrant une zone qu'elle n'occupe pas, elle devient une limite, un obstacle, et impacte jusqu'aux corps des visiteurs dont elle dévie la trajectoire. Dans les mots de l'artiste: « la question n'est pas de pénétrer au sein de mes constructions, car dedans il n'y a rien [...] c'est le lieu d'une histoire muette ».

Georg Ettl

Flamingos (flamants roses), 1975

Béton moulé, bois et formica

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Georg Ettl (1940-2014) grandit en Allemagne avant de partir en 1959 étudier le dessin industriel et la construction de machines-outils à Detroit. Attiré par la littérature et la philosophie, il poursuit ses études aux États-Unis puis en France avant de s'installer en Allemagne où il enseigne. Son œuvre allie précision technique et rigueur conceptuelle. S'il semble proche du minimalisme des années 1970, il rejette sa neutralité froide et développe un vocabulaire visuel personnel, basé sur des figures épurées et récurrentes: profils, chevaux, maisons... Ettl utilise la ligne pour cerner son motif tout en gommant les détails. Il développe un travail entre citation et appropriation, dans lequel il revisite Mondrian, Giotto ou Dürer avec des transformations subtiles qui mêlent les références historiques aux matériaux industriels. L'œuvre *Flamingos* reflète bien le style de Georg Ettl, qui associe des éléments opposés en s'inspirant de l'architecture. Un volume en formica vert supporte un bloc de béton ouvragé où se répète un flamant rose stylisé, comme une frise sculptée. L'artiste utilise des moyens simples et accepte les imperfections du béton coulé. Ce module supérieur évoque un vestige historique porté en gloire par son piédestal.

Coulisse

rez-de-chaussée

Ariane MICHEL

Sur la Terre, 2005

Film 35mm transposé sur DVD, durée 13'

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Ariane Michel est une artiste vidéaste née en 1973. Elle s'installe dans le Finistère après des études aux Arts Décoratifs de Paris. À travers ses films et installations, elle interroge notre relation au vivant en explorant des environnements naturels souvent inaccessibles. En 2005, elle embarque pour une expédition scientifique au Groenland. De cette résidence naît *Sur la Terre*, un film où elle questionne la posture scientifique en renversant les présupposés qui lui sont associés. En « devenant paysage », elle observe les humains comme s'ils appartenaient à une espèce inconnue. Filmé au plus près des éléments, on y découvre des morses endormis dont la respiration profonde emplit l'espace. L'artiste évoque ici une temporalité décentrée de celle de l'humain.

Jean-Luc MYLAYNE

N°68, Janvier, Février, Mars 1987

Photographie couleur marouflée sur aluminium

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Jean-Luc Mylayne est un couple d'artistes qui développe une œuvre photographique depuis les années 1970. Passionné d'ornithologie, le duo adopte un mode de vie nomade, parcourant les routes de France et du monde à la recherche d'oiseaux à photographier dans leurs environnements. Chaque image, tirée en un seul exemplaire, est pensée comme un tableau : les artistes imaginent la composition en amont et attendent que l'oiseau vienne occuper la place prévue. Ces compositions nécessitent ainsi plusieurs mois d'attente et d'observation, qui sont retranscrits dans le titre des œuvres. Refusant l'usage du téléobjectif, Jean-Luc Mylayne s'approchent au plus près de leurs sujets. Ils établissent une relation intime fondée sur la patience et la confiance, révélant ainsi une complicité silencieuse avec le vivant.

Douglas HUEBLER

Location Piece 17, Turin, Italy (installation au n°17, Turin, Italie), 1973

Photographie, texte dactylographié, détail d'un plan de Turin, Italie
Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Douglas Huebler (1924-1997) est un artiste américain, d'abord peintre abstrait, puis figure majeure de l'art conceptuel dès la fin des années 1960. Il étudie à l'Académie des Beaux-Arts de Boston et enseigne plus tard au California Institute of the Arts. Son parcours évolue radicalement après 1968, lorsqu'il renonce à l'objet d'art traditionnel. Sa démarche repose sur l'idée que l'art peut exister sans production matérielle. Il affirme que « le monde est rempli d'objets plus ou moins intéressants ; [et qu'il] ne souhaite pas en ajouter d'autres ». Il privilégie alors l'utilisation du texte, de la photographie et de la documentation pour explorer des systèmes de représentation, le temps, l'espace, le langage, et la relation entre image et information. L'œuvre devient ainsi le résultat d'une idée ou d'un processus, souvent formulé comme une proposition.

Cette œuvre de localisation utilise la photographie parmi d'autres documents, plan et texte déclaratif, mis en page sous deux cadres, pour rendre compte d'une action aux conséquences inattendues. Lors d'un séjour à Turin, en mars 1973, Huebler prend une photographie à l'aveugle sur l'autre rive du fleuve. Rentré chez lui, il développe l'image et y trouve une personne regardant dans sa direction qui lui ressemble. En décembre de la même année, il décide de rassembler les pièces à conviction témoignant de cette coïncidence, de rédiger un texte déclaratif, et de faire encadrer l'ensemble. Cette œuvre témoigne, à sa manière, de l'insuffisance de la photographie à saisir toutes les nuances du réel, à révéler tous les détails rencontrés au hasard d'une dérive.

Bernd & Hilla BECHER

De gauche à droite :

Tours de réfrigération, 1965-1991

Tours d'extraction, 1970-1988

Photographie

Collection CAPC musée d'art contemporain de Bordeaux

Le système documentaire de Bernd & Hilla Becher (1931, Siegen – 2007, Rostock; 1934, Postdam – 2015, Düsseldorf) depuis la fin des années 1950, s'organise en planches photographiques en noir et blanc qui nourrissent notre mémoire collective. Grâce à un travail systématique de prise de vue de constructions industrielles débuté en 1959 et à l'organisation subtile de leur collection d'images, ils inventent le concept de « Sculpture Anonyme » (Anonyme Skulpturen) lors de la publication de leur premier livre en 1970. Bernd & Hilla Becher ont constitué un œuvre photographique titanesque, dédiée essentiellement aux structures industrielles menacées de destruction. Travaillant en noir et blanc et par séries typologiques, le couple allemand adopte un style qui aspire à la plus grande objectivité : compositions frontales, lumière diffuse, peu de détails anecdotiques. Ils s'inscrivent ainsi dans la tradition de la photographie documentaire du XX^e siècle. Répertoriant systématiquement les complexes de l'industrie lourde, les mines avec leurs chevalements, bâtiments de traitement, maisons des miniers et hangars, mais aussi les hauts fourneaux, tours de réfrigération, châteaux d'eau, gazomètres et autres, les Becher agissent comme de véritables archéologues de l'ère industrielle, faisant par ailleurs évoluer les mentalités par rapport à ce patrimoine ouvrier voué à la disparition.

Salle musée

rez-de-chaussée

Richard LONG

A line in Lapland (une ligne en Laponie), 1983

Photographie

Collection Musée d'art contemporain de la Haute-Vienne –
Château de Rochechouart

Richard Long (1945) est une figure majeure du Earth art (Land art britannique). Dès les années 1960, il fait de la nature à la fois le cadre, le matériau et le sujet de son travail. Son geste artistique le plus emblématique : marcher. Au fil de ses randonnées à travers le monde, il trace des lignes, cercles ou spirales en disposant pierres, branches ou bois flotté, toujours en lien étroit avec le site. *A Line in Lapland*, photographie de la trace laissée par ses allées et venues dans l'herbe, en Laponie, témoigne de cette approche. Réalisées dans des lieux isolés et éphémères, ses sculptures sont souvent restituées par la photographie, des cartes ou des récits de marche. Pour Richard Long, marcher devient une manière d'étendre les limites de la sculpture, en la liant au temps, à la distance et à la mémoire des lieux traversés. Son œuvre explore l'idée de trace : celle du corps dans le paysage, de la marque humaine sur la terre, entre visible et invisible, durable ou passagère. Elle met en regard le temps long géologique à celui plus court de l'existence humaine.

Carl ANDRE

The Way North and West (le chemin vers le Nord et l'Ouest), 1975

Cèdre rouge

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Carl Andre (1935-2024) est une figure majeure de l'art américain des années 1960. Il est l'un des principaux artistes du mouvement « minimaliste » ou « art minimal », dont l'une des maximes est *less is more* (moins c'est plus). Fils d'un menuisier de chantiers navals, il a commencé son travail en taillant, sciant et collant des rebus industriels. En réduisant ensuite son travail à des agencements dans l'espace de matériaux désormais bruts (bois, brique, pierre ou métal) ou de formes déjà produites industriellement et non travaillées, il questionne la notion même de sculpture. Cette œuvre a été disposée dans l'espace en respectant l'axe Nord-Ouest qui la définit. C'est aussi pour Carl Andre une manière de prendre possession de l'espace et de définir une sculpture comme lieu. « Je crois que toutes mes œuvres ont été conçues, à un degré ou à un autre, pour qu'un spectateur en fasse le tour ou marche le long d'elles. [...] Pour moi, une sculpture est semblable à une route ; elle n'est pas faite pour être vue d'un endroit particulier. Les routes apparaissent et disparaissent. »

Bas Jan ADER

All my clothes (tous mes vêtements), 1970

Photographie

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Bas Jan Ader est né en 1942 aux Pays-Bas et a émigré aux États-Unis en 1963. Il est marqué par Ger van Elk, puis John Cage. Travaillant la photographie, la vidéo, la performance et l'installation, il explore les thèmes de la chute, de la disparition et de la vulnérabilité. En 1975, sa dernière performance, une traversée en solitaire de l'Atlantique à bord d'un petit voilier tourne à la disparition tragique. Ses performances et photographies, comme *I'm Too Sad to Tell You* (1970) et *Tea Party* (1972), mêlent émotion brute et vulnérabilité. Ader se place au cœur de ses œuvres, souvent en proie à la perte de contrôle, tout en défiant la gravité et la rationalité. Par des gestes simples mais chargés d'affects, il interroge les notions de défaite, d'échec et de disparition. Son œuvre repose sur une exploration constante des limites physiques et émotionnelles, où la chute devient une métaphore du risque et de l'engagement de l'artiste. Ses performances et photographies traduisent une forme de fragilité face au monde. Il réalise *All my clothes* dans le cadre de son exposition de fin d'études en 1970 en Californie. Ses vêtements sont éparpillés sur le toit de sa maison, une manière de rendre manifeste un désordre intérieur ou encore un dépouillement qui le rend infiniment vulnérable. Cette image illustre l'approche poétique et absurde de la présentation de soi, en rupture avec les conventions.

Tim MAUL

Sixteenth Street Pastoral (pastorale de la seizième rue), 1978-2017

Photographie

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Artothèque

Tim Maul est un artiste américain né en 1951. Après des études à la New York School of Visual Arts, il explore la performance, la vidéo et la photographie. À partir des années 1980, la photographie devient son médium principal. « Je suis intéressé par les choses que notre mémoire supprime ou éloigne. Pas les faits marquants mais ce qu'il y a au milieu ».

La démarche de Maul s'inscrit dans une exploration poétique de l'ordinaire. Ses séries photographiques, souvent séquencées, capturent des gestes quotidiens, des objets anodins ou des scènes banales, révélant des significations cachées. *Sixteenth Street Pastoral* est une série réalisée sur près de quarante ans. Elle documente le processus de prise de vue d'un tableau ancien photographié depuis le lit de l'artiste, explorant les effets de lumière et les imperfections techniques. Cette répétition souligne le passage du temps et la mémoire visuelle, mais révèle aussi le dialogue qui s'instaure entre l'objet, ici une peinture pastorale, et son environnement immédiat : les variations de lumière, les reflets, les aléas du quotidien...

Galerie photo

1^{er} étage

George DUPIN

Dubaï, Emirats Arabes Unis, Février 2004, 2004

Photographie couleur sur papier

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

George Dupin est né en 1966 et vit à Paris. Depuis le milieu des années 1990, il dit photographe « les formes nouvelles du fonctionnement du monde ». Peut-être marqué par son enfance au Havre, ville reconstruite après-guerre, il approche ce monde à travers ses villes, qu'il envisage comme les symptômes visibles d'une société globalisée en crise (politique, écologique, sociale). Ses recherches l'ont mené vers Dubaï ou Pékin, villes nouvelles et vitrines du néo-capitalisme, qualifiées de paradis infernaux dans l'ouvrage éponyme de Mike Davis et Daniel B. Monk. Dubaï, cité bâtie en quelques décennies grâce à ses ressources en hydrocarbures, est une juxtaposition de gratte-ciels vertigineux et de zones de construction. Les photographies de George Dupin témoignent de l'envers de cet eldorado artificiel. À l'exception d'un homme endormi à même le sol, l'humain en est absent, la végétation également. Les déchets et les friches, eux, sont bien là. Ces paysages inachevés dessinent de nouveaux cadres pour appréhender la ville-chantier. Ses clichés font cohabiter l'histoire passée et celle en train de se faire; ils confrontent également différentes échelles: le collectif et l'individuel, le local et le global.

Camille LLOBET

Kastra-Faliro, 2010 - 2012

Tirage numérique pigmentaire sur papier baryté

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Née en 1982 en Haute-Savoie, Camille Llobet est une artiste plasticienne et vidéaste. Après des études à l'École supérieure d'Art d'Annecy, elle développe une pratique tournée vers les questions de langage, de geste et de parole, tout en menant des expérimentations sonores en haute montagne, en lien avec les enjeux que cet environnement soulève. Dans ses recherches, elle réinvente les modes de perception à travers des expérimentations visuelles qui dépassent les cadres classiques de la représentation. La photographie en noir et blanc présentée ici offre une vue de Filaro, prise depuis le quartier de Kastra à Thessalonique, en Grèce. À l'image des villes densément construites, plusieurs plans sont encastrés, créant une profondeur de champ qui écrase la perspective. Plongée dans une atmosphère poussiéreuse et crayeuse, cette image trouble l'œil du spectateur. Bien que le premier plan soit net, l'attention est détournée vers le centre de la photographie, où les détails deviennent insaisissables. La topographie et l'architecture géométrique de la ville génèrent une illusion de pixellisation, accentuée par un effet granuleux qui altère la lecture de l'image.

Découvrir l'Atelier A consacré à Camille Llobet:



Francis MORANDINI

Arbre, 2009

Gamin à vélo, 2012

Jardin, 2012

C-Print couleur

Frac-Artothèque Nouvelle Aquitaine, Collection Frac

Francis Morandini est un photographe né en 1982 à Paris. Il est diplômé de l'École Nationale des Beaux-Arts de Lyon. Dans ses recherches photographiques, il explore les espaces entre-deux, situés entre les villes et la ruralité, qualifiés de « rurbains ». Entre image documentaire et perception sensible du monde, ses photographies saisissent les traces laissées par l'homme dans le paysage, traquent les indices d'une appropriation ou d'un détournement des espaces publics. Loin des clichés instantanés, ses photographies sont précédées d'un long travail de repérages des sites. L'artiste s'imprègne des lieux pour en capter la complexité et atteindre une « poésie documentaire ». Quatre des clichés exposés ont été réalisés au cours d'une résidence menée au lycée d'Arsonval de Brive-la-Gaillarde au printemps 2012 sur le thème « Portrait de ville : entre-deux ». Ce partage mené avec les lycéens a été l'occasion d'arpenter la ville pour en redessiner les contours et explorer l'usage et l'histoire des lieux.

Marion ROBIN

Sans titre, 2006

Tirage jet d'encre ultrachrome K3

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, Collection Frac

La maison démontable, 2009

Tirage jet d'encre ektachrome K3

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, Collection Frac

Marion Robin est née en 1981 à Clermont-Ferrand où elle étudie à l'École Supérieure d'Art. Ses installations *in situ* se déploient à partir de détails architecturaux, créant des espaces situés entre fiction et réalité. *Sans titre* a été réalisé au Québec. Une maison est photographiée de jour, en plongée. Le point de vue inhabituel donne à la maison une allure de maquette. Un autre détail attire l'œil : le porche se reflète en miroir sur le sol. Photographié de nuit il ouvre une brèche dans le réel et laisse entrer un autre espace-temps. Ce trompe-l'œil fait écho au tableau *L'Empire des lumières* (1954) de Magritte. Invitée par Pollen – une association qui organise des résidences d'artistes à Monflanquin – Marion Robin réalise *La maison démontable*, et passe par un autre truchement. Elle fait appel aux habitants de la commune pour soutenir les morceaux de la maison. Ici, le subterfuge est visible, et fait des habitants, les piliers du village.

Galerie photo

1^{er} étage

Kristina DEPAULIS

Échec de vol 2, 2018

Photographie couleur

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Artothèque

Kristina Depaulis est née en 1972 à Guéret et vit en Haute-Vienne. Diplômée de l'École Nationale d'Art et Design de Limoges, elle a complété sa formation par un CAP couture. Partant toujours de l'échelle de son corps comme source assumée de son rapport au monde, elle crée des objets qu'elle doit pouvoir porter, vêtir, manipuler, transporter et habiter. Elle réalise également des performances dans l'espace public citadin ou rural de manière plus ou moins impromptue. L'objet reste au centre de l'action et a pour vocation de libérer l'imaginaire pour un ailleurs, un voyage poétique. Ainsi ses productions se veulent affectées d'une forme de porosité de sorte que le spectateur puisse participer, intervenir et les transformer. Kristina Depaulis introduit l'idée de rencontre comme facteur de transformation. Chaque interaction génère une trace ou une altération sur l'objet, contribuant à une expérience collective qui lui est chère.

Jean BONICHON

Hors limites, 2009

Photographie couleur

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Artothèque

Né en 1973 à Montluçon, Jean Bonichon, formé à l'École Supérieure d'Art de Clermont-Ferrand est un artiste dont la pratique mêle photographie, sculpture et performance. Son travail associe souvent humour et jeux de mots. Ses œuvres, accompagnées de titres décalés, créent un « calembour visuel » où les mots et les images se déconnectent pour provoquer une réflexion ludique. Il se met en scène dans des performances, dont les archives photographiques et vidéos deviennent œuvre à part entière. *Hors-limites* en est un exemple : une photographie où l'artiste, accoudé à une barrière de chantier, fixe un horizon presque imperceptible. La mer et le ciel se fondent, l'eau questionnant presque son existence. Jean Bonichon, dont le pantalon trempe dans l'eau, semble ignorer cette limite naturelle, remettant en cause la fonction de la barrière qui, bien que présente, n'empêche aucun passage. Ainsi, il se confronte à une frontière imaginaire mais aussi matérialisée qui peut être perçue comme métaphore des limites personnelles.

Galerie photo

1^{er} étage

Aurélie GATET

Sans titre, 2008

Photographie numérique couleur

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Artothèque

Aurélie Gatet est née en 1975, elle vit et travaille en Haute-Vienne. Elle a été scientifique avant de suivre des études à l'École Nationale d'Art et Design de Limoges. Intéressée par le corps en mouvement, elle explore également le champ des arts vivants : la danse, le chant, la performance – parfois avec pseudonymes, souvent avec costumes. Son outil de prédilection reste toutefois l'image, fixe ou animée, à laquelle elle a recours pour se mettre en scène. Sa recherche artistique se nourrit de questions sur l'apparence et l'origine des choses : les idées, les fictions, les personnages. Ainsi, elle s'est intéressée à la construction et aux codes des contes de fées durant plusieurs années. La photographie *Sans titre* prolonge cette exploration des récits enchanteurs. Émerveillée par la lumière colorant l'eau d'un lac près de son atelier d'un bleu profond, elle y plonge son bras peint de la même couleur. Est-ce la magie de l'eau qui se diffuse dans son corps, ou est-ce l'artiste qui transforme le paysage et « colorie le monde » ? Le paysage quotidien devient en tout cas un lieu d'enchantement, voire de fantastique.

Élie GODARD

Pavillons, 2008

Assemblage en contre-plaqué, peinture acrylique, résine époxy, polystyrène, table à tapisser

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Élie Godard, né en 1979 à Rennes, est diplômé de la Villa Arson à Nice et de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris. Captivé par les notions d'espace et d'échelle, il confronte différents paradigmes – topologie, astronomie, physique – dans une œuvre où l'architecture, la mémoire et la fiction coexistent. Sa pratique décortique les codes de l'architecture et du design à travers des formes souvent hybrides, convoquant cratères, excroissances ou coulures.

Pavillons présente la maquette d'une zone pavillonnaire pensée comme un espace utopique, constituée de modules ouverts, peints ou laissés neutres. Élie Godard associe à chaque élément un signe inspiré de la signalisation maritime, réinterprété en un langage plastique et symbolique. Cette architecture fragmentée esquisse les contours d'un musée imaginaire, où chaque forme active un système codé, à la fois rigoureux et poétique.

Grand mur

1^e étage

Scoli ACOSTA

Rolled Bricks and Brick Heads meet the Solar Gods

(Briques Érodées et Têtes en Briques rencontrent les Dieux Solaires), 2007-2008

Peinture acrylique, mine de plomb, graines de tournesol, algues, sable, papier
Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Scoli Acosta est un artiste américain né en 1973 et basé à Los Angeles. Son travail mêle peinture, installation, sculpture, vidéo et performance. Attaché au recyclage des formes et des matériaux, il collecte dans l'espace urbain et les paysages côtiers de la ville des objets et motifs qu'il intègre à ses œuvres. Ici, briques ocre, panneaux solaires bleus et conteneurs multicolores font directement écho à l'architecture et à l'activité économique de Los Angeles. À l'origine de cette pièce : une brique érodée par l'océan, assimilée par l'artiste à un galet. Elle incarne pour lui des énergies opposées, celles d'un objet manufacturé redevenu élément minéral, ainsi qu'une fluctuation de formes – du rectangle à la poussière – que l'on retrouve dans l'œuvre, partiellement réalisée avec du sable.

Stephen FELTON

Big kahuna (le chef), 2013

Acrylique sur toile

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Sur ce Grand Mur devenu paysage aquatique, l'œuvre de Stephen Felton surprend par sa simplicité. Dans la partie supérieure de cette toile de grand format, l'artiste a tracé un motif de vague, de couleur bleu turquoise. La partie basse de la toile reste vacante, le motif flotte dans cet espace trop grand pour lui. Esseulé, il perd peu à peu son aspect figuratif pour glisser vers l'abstraction. Le titre fait écho à la figure mythique du surf moderne, le sportif hawaïen Duke Kahanamoku, surnommé « Big Kahuna ».

Le dessin est tracé à main levée, d'un geste rapide. La toile évoque tout à la fois le dessin d'enfant, les pictogrammes et la peinture pariétale. Transgressif par son économie, il prend à rebours l'image d'un peintre usant de toute sa virtuosité technique. Peindre devient un geste à la portée de tous, un geste banal et quotidien où le processus prime sur le résultat final.

Stéphanie CHERPIN

Sans Titre, 2006

Planches de surf, cabine de douche, rideau portière, chaînes en métal, bois,
peinture acrylique

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Après des études d'anthropologie, Stéphanie Cherpin, née en 1979, s'est formée à la sculpture à Bordeaux et à Marseille auprès d'Anita Molinero. Elle enseigne aujourd'hui à l'École des Beaux-Arts de Marseille. Ses œuvres sont des combinaisons d'éléments glanés sur les chantiers et les zones artisanales dans la tradition du Junk Art des années 1970. Elle engage un dialogue sous la forme d'un corps à corps avec les matériaux, et les charge d'une énergie brutale en les lacérant et dépeçant pour les assembler ensuite selon son instinct. La musique, souvent grunge ou rock, est omniprésente dans sa pratique, à tel point que certains titres sont parfois empruntés aux morceaux qu'elle écoute.

Cette œuvre de 2006 est représentative de ses débuts en sculpture et porte en elle le processus créatif de déconstruction et reconstruction. Un très grand relief en forme de tête dans les tons bleu-vert occupe le mur de façon hiératique. Cette figure énigmatique semble animée d'une présence vitale, proche de l'animisme et des mythes anciens.

Grand mur

1^{er} étage

Laurent LE DEUNFF

Conch (conque), 2011

Papier mâché, ciment et socle en acier

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Laurent Le Deunff, né en 1977, vit et travaille à Bordeaux. C'est un artiste plasticien qui développe depuis les années 2000 une œuvre sculpturale et graphique. Puisant principalement son inspiration dans son environnement, il crée des formes organiques qui questionnent les relations entre nature et culture. Il privilégie des matériaux simples et modestes, tels que le bois, le papier mâché ou la pierre, qu'il travaille selon des techniques artisanales.

C'est dans le cadre de l'exposition *À l'origine* au Frac Normandie en 2012, que l'artiste réalise un ensemble de sculptures inspiré des boutiques de souvenirs de bord de mer. *Conch* est une réplique grand format d'un coquillage exotique, fabriquée à partir de matériaux de récupération : papier mâché, grillage à poule et ciment. Par son échelle et ses matériaux, l'œuvre brouille la frontière entre objet naturel et objet fabriqué. Présentée sur un socle en acier, elle prend l'allure d'un spécimen précieux à contempler, comme dans un musée d'histoire naturelle ou un cabinet de curiosités réinventé.

David MALEK

The Swimmer (le nageur), 2014

Acrylique sur toile

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Né en 1977 aux États-Unis, David Malek est installé en France depuis 2012. Il vit aujourd'hui à Poitiers. Dans sa peinture, il explore le monochrome et les formes géométriques telles que le cercle, le triangle ou le rectangle. De composition abstraite, souvent minimales, parfois optiques, ses œuvres se laissent cependant volontiers contaminer par le monde dans lequel évolue l'artiste : le cinéma, le jeu vidéo, la publicité. C'est le cas dans cette œuvre, *The Swimmer*, qui fait référence au motif d'une porte dans le film du même nom sorti en 1968. Elle évoque aussi une piscine vue d'en haut. Ces deux motifs constituent une forme d'image résiduelle cristallisant les enjeux centraux du film tout en créant un dialogue avec l'abstraction.

5 minutes de conversation avec... David Malek:



1 artiste 1 œuvre... David Malek à propos de *The Swimmer*:



Galerie peinture

1^{er} étage

Stephen FELTON

Railway (chemin de fer), 2015

Acrylique sur toile

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Stephen Felton, né en 1975 aux Etats-Unis, vit et travaille à Buffalo dans l'Etat de New York. Exposées à l'international, ses œuvres sont reconnaissables à leur simplicité apparente, perceptible autant dans l'exécution que dans le choix de l'élément représenté. Les motifs sont tracés d'un seul geste rapide, et d'une seule couleur, à l'acrylique, sur un fond uniforme d'une couleur blanc cassé.

Immédiatement identifiables, ces images évoquent autant les dessins d'enfant, la peinture pariétale que les pictogrammes. Stephen Felton peint des choses ordinaires, appartenant au quotidien. Epurées, réduites à quelques lignes, ces représentations défient la complexité du monde et se donnent à comprendre comme une langue commune. Dans cette toile, Stephen Felton représente un fragment de paysage, un détail de voie ferrée. Ses extrémités sont ouvertes sur le vide, comme une invitation à investir l'espace laissé vacant sur la toile.

Simon BERGALA

Caduveo et Bororo 3, 2007

Pastel à l'huile sur papier

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Faclim

Né en 1977 à Villecresnes, Simon Bergala étudie la géographie avant de se former à la peinture à Lyon puis Hambourg. Son travail explore les dimensions politiques et historiques de la ville. Ses œuvres sont composées à partir d'éléments urbains – comme les tuyaux ou les briques – dont les forts contrastes colorés empruntent à la bande dessinée et au graffiti. La série *Caduveo et Bororo* tire son nom de peuples autochtones vivant dans l'actuel Brésil que Claude Lévi-Strauss a étudié dans son livre *Tristes Tropiques*. Les Bororos organisaient leurs villages selon un schéma concentrique répondant à une structure sociale très précise. L'auteur fait un parallèle entre cette organisation et les dessins géométriques peints par les Caduveos sur leurs corps. À partir de cet autre modèle d'urbanité, Simon Bergala met en scène des bâtiments comme des groupes de personnages, matérialisés par de grosses formes rouges et de petites briques bleues.

Galerie peinture

1^{er} étage

Marie-Cécile MARQUES

Para-dis, 2019

Acrylique sur toile

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Marie-Cécile Marques est née en 1983. L'artiste a recours indifféremment à la peinture, la sculpture, la maquette, la photo retouchée ou l'animation 3D. Elle mélange les formes, les styles, les techniques et les matières pour créer des univers hétérogènes.

Pour composer ses images, l'artiste fonctionne par protocoles. Le premier consiste en la création minutieuse de maquettes comme base de travail, qui peuvent devenir des œuvres, ou le sujet de photographies et de peintures. Le second est de créer une image par jour. De cette collection d'images réalisées en moins de 15 minutes, elle tire parfois des peintures plus élaborées.

C'est ainsi qu'elle a composé *Para-dis*, à partir d'un dessin inspiré d'une fête costumée vue par l'artiste au Parc de Sceaux, en banlieue parisienne. Fidèle à son ton faussement naïf, grinçant et un peu inquiétant, elle y a ajouté des figures masculines intrusives dans le cadre luxuriant de la fête.

5 minutes de conversation avec... Marie-Cécile Marques :



1 artiste 1 œuvre... Marie-Cécile Marques à propos de *Para-dis* :



Galerie peinture

1^{er} étage

MC MITOUT

de gauche à droite et de haut en bas :

La Pêcheuse des bords de Vienne,

Les bons Voisins,

Les Amoureux des bords de Vienne,

La Vision de l'enfance,

Mots croisés,

Un Soir,

La Traversée de la Gironde,

Podium,

Baignade sous le grand Chêne,

Toutous et biquettes, bords de Vienne,

Avec Dagobert, St Éloi et les hirondelles,

L'Anniversaire et son bon gâteau,

de la série *Les plus belles Heures*, 2021

Gouache sur papier

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Marie-Claire Mitout, née en 1961, est une peintre qui vit et travaille à Lyon. Diplômée de l'École des Beaux-Arts de Paris dans l'atelier de Christian Boltanski, elle est maîtresse de conférences en arts visuels à l'École d'Architecture de Lyon.

Depuis 1990, elle développe la série *Les Plus Belles Heures* : une suite de gouaches sur papier A4, réalisées au rythme d'une par jour, évoquant le meilleur moment de la veille. Le titre fait référence aux livres d'heures du Moyen-Âge, ouvrages de prières quotidiennes richement illustrés. Forte de plus de 1100 images, cette chronique picturale où l'artiste se fait à la fois narratrice et personnage principal compose un journal sensible mêlant paysages, rencontres, voyages et instants du quotidien. La série se poursuit aujourd'hui à un rythme plus libre. Les douze œuvres présentées ici ont été spécialement réalisées pour la collection. Originaire du Palais-sur-Vienne, l'artiste y évoque deux séjours familiaux au printemps et à l'été 2021, entre le Palais-sur-Vienne, Solignac et Royan.

Les Plus belles heures ont été présentées en Europe, aux États-Unis et en France, comme au Centre d'Art Contemporain de Meymac qui avait invité l'artiste à participer à son *Calendrier de l'Avent*, présenté chaque année sur la façade du bâtiment.

Hugo PERNET

Village, 2021

Huile sur toile

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Artiste peintre et poète formé aux Beaux-Arts de Besançon, Hugo Pernet, né en 1983, vit et travaille à Dijon. Chacune de ses toiles, pensée de manière autonome, porte en elle une expérimentation singulière et rend l'ensemble de son œuvre insaisissable. Son parcours artistique oscille entre abstraction et figuration. À ses débuts, il explore des formes minimalistes à partir d'aplats de couleurs aux palettes restreintes. Aujourd'hui, ses œuvres glissent vers des représentations plus figuratives, empreintes de quotidienneté et d'un humour discret.

La peinture présentée ici, de petit format, dialogue silencieusement autour d'une scène nocturne hivernale. Réalisée à l'huile, elle confronte l'artiste à un médium exigeant, qui contraste avec sa manière de peindre, instinctive et rapide. Les toits enneigés, qui s'échappent du cadre ovale, semblent résister à la contrainte du format, introduisant un léger trouble visuel. Les couleurs vives, presque inattendues, viennent éclairer la nuit et donner au banal une dimension poétique.

Nelly MONNIER

Basse Marche

de la série *Braconnages*, 2019

Huile sur toile

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Nelly Monnier, née en 1988, s'est formée aux Beaux-Arts de Lyon après un intérêt initial pour la littérature et le cinéma. Depuis 2015, elle interroge le paysage comme genre pictural romantique. Ses tableaux superposent des paysages pittoresques à des motifs contemporains qui révèlent l'appropriation humaine des milieux naturels, comme les repères de constellations, ou encore les tracés de parcours d'alpinisme ou de slaloms.

Elle mène depuis 2017 un projet au long cours avec le photographe Eric Tabuchi : l'*Atlas des Régions Naturelles* (ARN), qui documente l'architecture et les paysages vernaculaires de France. Au cours de ces dérives hexagonales, Monnier développe des séries peintes, planches d'ornements de jardins et d'objets d'art populaire aperçus çà et là. *Basse Marche*, peinture à l'huile inspirée des environs de Bellac, illustre sa démarche afin d'immerger le spectateur dans une saison, une matière ou une couleur.

Galerie peinture

1^{er} étage

Anke DOBERAUER

Val aux Grives, 2017

Huile sur toile

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Anke Doberauer, née en 1962, vit entre Stuttgart et Marseille. Cette artiste peint des séries de portraits individuels, souvent de plain-pied, ainsi que des paysages, parfois monumentaux. Ces derniers sont élaborés in situ car Doberauer cherche à peindre le présent et à capter l'atmosphère fugace d'un moment. Cette exigence de justesse la conduit à travailler rapidement, à la manière d'un relevé direct.

Val aux Grives est précisément extrait de la section intitulée « plein air » de son dossier d'artiste qui regroupe ses petits formats de paysages. Ici, deux vues fragmentées d'un paysage marseillais se font face sans se rejoindre totalement. Les différences dans les teintes du ciel et la discontinuité de la ligne d'horizon créent une rupture volontaire dans le panorama. Ce décalage donne lieu à un paysage en pointillé, à reconstituer mentalement. Même en l'absence de figures humaines, la présence de l'homme se fait sentir, suggérée en creux par les éléments urbains du paysage.

Jean-Simon RACLOT

Sans-titre, 2017

Huile sur toile

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Jean-Simon Raclot, né en 1969, est un peintre niçois, formé aux Beaux-Arts de Nîmes et de Marseille.

Dans le courant des années 2010, il débute une série de tableaux représentant une végétation aussi merveilleuse que monstrueuse. Vorace, cette nature luxuriante aux couleurs éclatantes envahit tout l'espace de la toile et offre parfois un abri aux monstres.

Les tableaux de Jean-Simon Raclot évoquent des « collages peints » par la superposition d'images disparates, inspirées de différents univers comme le cinéma, la bande-dessinée ou les jeux vidéo. Au premier plan, se dessine l'ouverture d'une caverne psychédélique, aux parois recouvertes d'un rideau de lianes rouges. À travers l'œil de la caverne, le spectateur aperçoit un massif d'arbres, au style réaliste. Le paysage se donne à voir dans un dispositif presque théâtral. L'absence de titre, récurrente chez Raclot, n'offre au regardeur aucun repère et le laisse pour seul guide dans ce paysage chaotique.

Galerie peinture

1^{er} étage

Henni ALFTAN

Taxi, 2016

Huile sur toile

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Henni Alftan est née en 1979 à Helsinki. Diplômée de la Villa Arson à Nice et de l'École des Beaux-Arts de Paris, elle vit aujourd'hui entre la France et la Finlande. Ses peintures fonctionnent comme des arrêts sur image ou des vignettes. Observatrice attentive du quotidien et du banal, elle y met en évidence un geste, une posture, un reflet, une ombre ou un détail. Elle les réalise dans un style simple et efficace, sans profondeur de champ et avec un cadrage serré qui évacue tout contexte. L'ambiance colorée renforce ce trouble en situant les scènes dans un espace-temps indéfinissable. Plutôt que de détailler des visages, Henni Alftan prend un soin particulier dans la réalisation des textures. Elle peut ainsi concentrer toute son attention sur l'ornement d'un vêtement ou d'une goutte de pluie.

Découvrir l'Atelier A consacré à Henni Alftan :



Simon BERGALA

City's Shell 3 (coquille de ville), 2009

Huile et acrylique sur toile de lin

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Né en 1977 en banlieue parisienne, Simon Bergala étudie la géographie avant de se former à la peinture à l'École des Beaux-Arts de Lyon, puis à Hambourg. Nourri des écrits d'Édouard Glissant (penseur de la créolisation), il interroge les enjeux politiques et sociaux des villes. Constatant que le tableau est, depuis la Renaissance, un espace de représentation de la cité idéale, Simon Bergala s'en empare pour explorer la réalité contemporaine de la ville.

Dans la série des *City's Shell*, il projette l'organisation sociale et spatiale des zones urbaines dans l'espace de l'œuvre. Le centre-ville est confiné à l'intérieur d'un casque de policier. Autour, des tuyaux se déploient en réseaux sinueux. Ce motif revient régulièrement dans le langage de l'artiste, avec l'idée de montrer ce qui est habituellement dissimulé : les flux, les marges, la circulation. Face à un centre clairement délimité et rigide, les tuyaux incarnent un dehors, une périphérie exclue, qui est pourtant aussi un lieu de création et d'expression.

« J'ai grandi dans la banlieue sud-est de Paris, où des villes nouvelles ont été construites pour accueillir des travailleurs venus d'ailleurs dans les années 1960. Cela correspond à l'idée de Glissant d'une communauté non décidée préalablement, née de la rencontre, où personne n'est de cet endroit mais tout le monde doit se l'inventer, résultant dans un imaginaire du monde qui n'est pas identitaire, car non attendu. »

Balcon

1^e étage

Piero GILARDI

Fontaine, 2009

Feutre et crayons de couleur sur papier

Maffiotto, 2011

Feutre et crayons de couleur sur papier

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Artothèque

Piero Gilardi est un artiste italien qui conçoit l'art comme un processus relationnel. Engagé sur le plan social, politique et environnemental, il crée des paysages d'apparence idyllique qui trompent l'œil et la raison. Cette vision domestiquée de la nature se rebelle dans *Maffiotto* son caractère illusoire étant mis au jour par l'amollissement suspect du tronc de bouleau tombé au sol. En conférant une apparence naturelle à un environnement entièrement manufacturé, ses dessins mettent en doute nos perceptions de l'authentique. Par leur esthétique kitsch, ils brouillent la frontière entre le réel et le factice. Ainsi, *Fontaine* dépeint un méandre pittoresque entouré de rochers rappelant les tons du soleil couchant. En nommant *Fontaine* la représentation d'un cours d'eau naturel, l'artiste alimente la confusion entre le naturel et l'artificiel. Il tisse aussi des liens avec ses œuvres plus anciennes, tel son premier *Tappeto Natura* (Tapis Nature) recréant en mousse de polyuréthane un « morceau de rivière [...] propre ».

Michel BLAZY

Les Léguorites, 2000

7 tirages numériques, recto-verso, œillet de fixation aux coins

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Sans titre, 2002

3 dessins au feutre et eau sur papier

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Artothèque

Né en 1966, Michel Blazy est diplômé de la Villa Arson à Nice. Il vit et travaille à L'Île-Saint-Denis. Plasticien de la matière vivante, il crée des installations éphémères à partir de matériaux humbles parmi lesquels purée de carottes, biscuits pour chien, papier toilette, dont il observe l'altération dans le temps. Dans cette série de macrophotographies, Michel Blazy explore son jardin à ras du sol. Il saisit la germination des fruits et légumes qu'il jette par la fenêtre de sa cuisine. Dans la lignée de Gilles Clément, son jardin devient terrain d'expérimentation, dont il observe les moindres métamorphoses. Le tirage en format poster confronte le spectateur à la vitalité de ce monde microscopique. Délicat équilibre entre flou et netteté des détails, ces photographies intitulées *Léguorites* – contraction des termes « légumes » et « météorites » – évoquent une vie extra-terrestre.

Découvrir l'Atelier A consacré à Michel Blazy :



Balcon

1^e étage

Éric BAUDART

Atmosphère, 2014

Huile de tournesol, ventilateurs, verre, aluminium, contre-plaqué
Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, collection Frac

Éric Baudart est né en 1972 et vit et travaille à Paris. Il est diplômé de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris en 2002. Dans cet espace aquatique, sous-marin ou du moins submergé, une sculpture en mouvement contenue dans un aquarium sur socle en métal brossé occupe le centre de l'espace. Ses teintes jaunâtres diffusent une luminosité visqueuse un peu étrange. Cette sculpture d'Éric Baudart n'a pas été réalisée dans un laboratoire de physique, mais dans son atelier où on trouve des matériaux de seconde main et des objets usés. Ce qui l'intéresse c'est l'aspect physique du monde, les phénomènes optiques, les questions de densité et de lumière. Être artiste demande une disponibilité mentale dont l'unique secret est de passer énormément de temps à ne rien faire explique-t-il. Pour cette œuvre, Éric Baudart a utilisé des ventilateurs, un aquarium sur socle, pas moins de 420 litres d'huile de tournesol. L'atmosphère mise en œuvre par l'artiste est un peu inquiétante. Les ventilateurs fonctionnent au ralenti. Freinés par la densité de l'huile, ils semblent presque contraints dans leur chorégraphie.

Paysages recommencés

Exposition du 20 mai au 14 septembre 2025

Du mercredi au samedi de 10h à 19h

Le 2^{ème} dimanche du mois de 14h à 18h

Ouvert le 15 août de 14h à 18h

Horaires des visites :

Le mercredi

visite découverte à 15h
durée 1h
gratuite, sans réservation

Le jeudi et le vendredi

visite éclair à 15h
durée 20 min
gratuite, sans réservation

Le samedi

visite éclair à 11h
durée 20 min

visite découverte à 15h
durée 1h
gratuites, sans réservation

Le deuxième dimanche du mois

visite découverte à 15h
gratuite, sans réservation

Juillet - août

le jeudi à 15h
la visite famille, enfants de 6 à 10 ans
accompagnés d'un adulte
durée 1h, sans réservation
tarifs: 5€ par enfant/ 3€ pour les adhérents
du Frac-Artothèque
gratuit pour l'adulte qui accompagne

Entrée libre

Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine
17 bis rue Charles Michels 87000 Limoges
05 55 52 03 03
bonjour@fracarto.fr
www.fracartothequenouvelleaquitaine.fr

Le Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine est une institution labellisée d'intérêt général financée par l'Etat et la Région Nouvelle-Aquitaine qui a pour mission l'acquisition et la diffusion d'œuvres, ainsi que la médiation auprès de toutes les personnes. Fusion unique en France, le Frac-Arto réunit deux collections : celle du Fonds Régional d'Art Contemporain et celle de l'Artothèque. Le Frac-Artothèque anime le Fonds Régional d'art contemporain des communes du Limousin (FACLim) constitué aujourd'hui de plus de 40 communes du territoire limousin qui choisissent chaque année de consacrer 15 centimes d'euro par habitant à l'acquisition d'œuvres d'art. Plus de 7000 œuvres vous sont accessibles à travers des expositions, des actions culturelles et des partenariats avec d'autres structures et collectivités locales. En constituant une collection vivante, nomade et évolutive, le Frac-Arto contribue à la démocratisation de l'art et crée du lien entre les territoires et leurs habitants.

Les partenaires institutionnels

Le Frac-Artothèque Nouvelle-Aquitaine est financé par la Région Nouvelle-Aquitaine et l'État (ministère de la Culture / DRAC Nouvelle-Aquitaine). Les travaux ont bénéficié du FEDER (Fonds européen de développement régional).